

Frédéric Lamoth

Sur fond
blanc

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE
A BÉNÉFICIÉ D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES



« SUR FOND BLANC »,
TROIS CENT-QUATRIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
« LAUSANNE, JANVIER 2013 »
PORTRAIT DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-336-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2013 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*Rose, ob reiner Widerspruch,
Lust, Niemandes Schlaf zu sein unter soviel Lidern.*

RAINER MARIA RILKE

Rose, ô pure contradiction,
Volupté de n'être le sommeil de personne
sous tant de paupières.

RAINER MARIA RILKE

DES photographies étaient exposées derrière une vitrine. Je ne les avais pas remarquées auparavant. Il est vrai que je n'avais jamais vraiment prêté attention à cette devanture située derrière un muret en contrebas d'une rue pavée. Une sorte de galerie d'art. C'était le mois de février. Un climat sec, froid, qui aurait dû me dissuader de m'arrêter. L'alignement des traits sur un même plan, leur répartition sur la surface blanche, attiraient irrésistiblement le regard. Comme si la vision s'éclaircissait, trouvait une ouverture à sa mesure. Des paysages hivernaux, des maisons, des toits couverts de neige. Une impression de pureté émanait de ces images, de pureté froide. Un dépouillement qui faisait pressentir ce qui avait habité cette structure et n'était plus apparent. Et l'on se sentait soi-même subitement dépouillé, privé d'un sentiment confus. On se retrouvait face à ce manque, face à l'essentiel.

La porte était ouverte. Je n'ai d'abord vu personne à l'intérieur. Un descriptif de chaque photographie figurait en caractères d'imprimerie sur du papier bristol.

La Chaux-de-Fonds, façade de l'ancien manège, hiver, 1994.

Le Locle, tour du temple, première neige, 1997.

Gel sur la rade d'Yverdon, un dimanche de janvier, 1991.

Gare de la Sarraz. Quai enneigé avec empreintes de pas, 1998.

Femme à vélo, un dimanche matin sur la route de Belmont, février 1993.

Une présence parfois s'immisçait, à l'étroit entre les lignes, telle cette femme à vélo débouchant d'un chemin de traverse au détour d'un sous-bois. Des individus en miniature apparaissaient le long d'une façade, des enfants jouaient dans une cour. Plus surprenant, plus étrange était le cliché d'une femme en robe de soirée s'avancant en escarpins sur la neige.

Je suis arrivé devant le dernier tableau de l'exposition. Deux visages de femme sur un fond blanc, un drap plissé. Les yeux fermés, côte à côte sur le même plan. Deux femmes qui dormaient dans le même lit et dont le sommeil semblait transformer la réalité en rêve. On aurait dit que les lignes sur la neige convergeaient vers ce silence unanime. Par une sorte d'illusion d'optique, leurs tracés parallèles venaient sceller ces deux visages en leur conférant une expression fermée, forcée, au lieu de se prolonger à l'infini. Comme si cette géométrie de l'espace prenait subitement le chemin de la fatalité en révélant une forme humaine.

L'une avait des cheveux bruns, lisses, l'autre était plus foncée avec les boucles d'un chignon défait qui se déroulaient d'un même côté. On remarquait qu'elles portaient leurs vêtements de jour, une blouse avec des manches déboutonnées, un pull-over retroussé sur un avant-bras. L'une d'elles avait une marque sur la tempe gauche, comme une ancienne cicatrice. Belles, sereines, fatales... Fatales, comme... Je cherchais un lien, une association, quand une voix s'est fait entendre derrière moi.

— Les princesses d'un conte de fées.

Une voix avec un fort accent allemand. Un homme osseux, grisonnant, était assis sur une chaise de jardin. L'auteur de cette œuvre étrange.

— Sont-elles mortes ? Ou seulement endormies ? De quoi sont faits leurs rêves ?

Je me suis surpris à formuler ces questions d'une voix qui m'était presque étrangère. Il n'a pas donné de réponses, d'explications sur le sens qu'il avait voulu donner à cette œuvre. J'étais gêné, partagé entre l'envie de prendre congé ou de poursuivre le dialogue avec cet homme, incapable de me détourner de ce tableau, comme si d'une certaine façon j'avais dû renier ou renoncer à quelque chose. Il m'a demandé si je faisais aussi de la photographie.

— Non, j'enseigne l'histoire médiévale à l'université.

— Quelle période de l'histoire ?

— En ce moment, j'écris un livre sur le mythe de Merlin... Merlin dans la poésie celtique.

— Merlin et la fée Viviane... Une histoire d'amour vieille comme le monde.

— Ah oui... L'amour. Toujours la même histoire... Banale...

J'ai répondu cela, un peu vexé qu'il me prenne pour l'auteur de quelque conte sentimental. J'aurais voulu lui dire que Merlin n'était pas tel qu'il l'imaginait et avait plusieurs avatars. Myrddin, Lailoken, Suibhne, une sorte d'archétype qui a survécu à travers les âges. Merlin, s'il a existé, était un roi, un chef de clan calédonien qui perdit la raison au cours d'une bataille et se réfugia dans la forêt où il vécut tel un sauvage. J'aurais voulu lui dire qu'on trouve mention de cette bataille entre Rhydderch, Peredur et les fils de Gwenddolau dans les annales de Cambrie et que Merlin apparaît dans un poème très ancien du livre noir de Carmarthen s'adressant à un pommier. Je me suis contenté de sourire en revenant à la jeunesse de ces visages féminins et lisses.

On dirait que leurs yeux se ferment sur quelque chose d'inaccessible. À l'image de ces caryatides qui gardent l'entrée d'un sanctuaire. Le petit homme est toujours là, m'épiait par-dessus le verre de ses lunettes, tel le jardinier qui entretient ces lieux et qui soudain vous tend une rose sous le nez, une rose dont les parfums contradictoires se concentrent en ce bouquet plissé comme pour y enfouir vos pensées les plus intimes. Une rose en plein hiver. Ah oui... L'amour. Comme une vieille nostalgie condensée qui refait surface dans les replis de la mémoire. Merlin et Viviane... Et ces deux femmes assoupies qui semblent attendre le prince charmant. Rien ne les réunit en apparence, si ce n'est peut-être ce soupir, ce

sommeil atemporel. On dirait que les rêves finissent par exister, indépendamment de la réalité, du monde, dont ils sont issus. Il devait peut-être en être ainsi en matière d'art, d'amour...

— Merlin et Viviane... Nimuë en gaélique.

J'ai cru bon d'ajouter cette précision. Il s'est détourné poliment avec un signe de tête, pour me remercier sans doute d'avoir pris le temps de m'arrêter.

J'étais en retard. Le froid de ce jour de février m'apparaissait encore plus rigoureux que d'habitude. J'en voulais presque à cet homme, son accent germanique, ses prises de vue d'une blancheur implacable. Cet agacement m'accompagna tout au long de la journée, comme si je cherchais à fuir quelque chose. Le soir tombait déjà quand j'arpentais cette même rue en sens inverse, pressé de rentrer chez moi. Dans ma hâte, j'ai trébuché et le contenu de ma serviette s'est répandu sur le pavé. Honteux, j'ai rassemblé mes feuillets éparpillés sous les regards des curieux qui passaient près de moi sans s'arrêter. Je me suis rendu compte que je me trouvais alors devant la même vitrine. Hasard ou coup du sort... Comme si le temps s'était effectivement arrêté quelque part, à mi-chemin. Les lumières étaient éteintes. Les tableaux baignaient dans une pénombre grise, telles des épaves, semblables par leur densité, leur inertie. J'ai cru voir encore ces deux visages de femme qui conjuguèrent leurs rêves en fermant les yeux sur le passé, l'histoire, le temps des illusions et toute forme de nostalgie qui nous aurait précédés. En fermant les yeux sur moi.

Mon désarroi. Mon impression subite d'appartenir à un monde qui devient peu à peu étrange, étranger, parce que nos pensées, nos sentiments, lui sont de plus en plus étrangers. Ce sentiment aurait pu prendre le visage de ces belles dormantes qui semblaient me répondre par un sourire du plus profond de leur inconscience, de leur silence. Elles avaient dépassé ce sentiment.

L'idée de rentrer chez moi et de me retrouver seul m'était soudain insupportable. Je suis entré dans un café. Il devait être entre cinq et six heures du soir. Les clients isolés qui se trouvaient là semblaient s'être attardés, oubliés, au-delà du laps de temps qui leur était imparti. Je regardai le contenu de leurs verres, tout aussi variable.

Une femme était assise seule à une table près de la baie vitrée. Elle suivait le va-et-vient des clients et des passants dans la rue. Elle avait l'air d'attendre quelqu'un. Une personne qu'elle ne devait pas bien connaître, qu'elle n'avait jamais vue peut-être, car elle scrutait longuement chaque nouveau venu avant de détourner la tête. On imagine l'un de ces rendez-vous galants fixé sur Internet ou par l'intermédiaire d'une petite annonce. On s'attend à voir apparaître un homme emprunté, la trentaine, la quarantaine, qui cherche un sourire, un regard auquel se raccrocher. Or, ce regard s'est arrêté sur une femme qui vient de passer la porte. Je ne la distingue pas bien dans la pénombre. Elle s'est inclinée en sa direction et l'a reconnue aussitôt. Leur rencontre est passée par une hésitation. Leurs mains se sont croisées sans se toucher, puis elles se sont embrassées.

Une femme qui en rencontre une autre dans un café lausannois. Le soir est tout à fait tombé et je les distingue clairement maintenant que la lumière s'est réfugiée à l'intérieur. Elles ressemblent aux deux femmes de la photo. Ou, du moins, leurs visages se substituent à ceux qui s'effacent déjà de ma mémoire. Elles ne se sont pas vues depuis longtemps, des années, des décennies peut-être. Je le comprends à leur façon de se dévisager, aux regards qu'elles échangent, tantôt soutenus, tantôt fuyants. Je devine ce qu'elles se disent ; des phrases qui se font écho, une question qui en appelle une autre. Une symétrie que l'on retrouve dans le tableau, comme à travers un prisme aux couleurs changeantes. Leurs manteaux d'hiver, l'un gris, l'autre beige, déposés sur le dossier de leurs chaises, la laine et le cachemire, le tracé d'un visage émergeant d'une frange de cheveux noirs ou châtain clair. Je cherche à leur donner un nom. Deux noms qui traduisent cette complicité en même temps que cette divergence. Diane et Claire, pourquoi pas... Diane, comme la déesse de la Lune, pour la femme qui vient de la nuit. Claire, comme le jour, pour celle qui attend dans la lumière.

Diane au clair de lune...

On dirait qu'elles se relaient pour raconter la même histoire. De temps à autre, le discours s'interrompt et ces mots que l'on ne comprend pas nous font prendre conscience du tumulte des voix alentour. On se raccroche à ce mouvement de fuite, de dispersion. Elles finiront par se lever, elles se fraieront un passage jusqu'à la porte. On les verra passer derrière la vitre, réapparaître dans un regain de précision. Un geste,

un baiser, leurs visages qui se tournent une dernière fois dans la nuit éclairée. On a envie de les suivre, de se laisser guider. L'ébauche d'une histoire. Commune sans doute, familière. Comme celles qui précèdent la nuit. Celles qui réclament leur part de désir, d'ombre et de lumière, d'illusions. D'amour, peut-être.

— **L**AISSE-MOI te regarder... Tourne un peu la tête. De ce côté-ci, vers la lumière. Je la vois, sur ta tempe, juste en bordure de cette longue mèche qui ne parvient pas à la voiler.

— Elle est toute petite. Elle s'est effacée avec le temps. Personne ne la remarque. Sauf toi...

— Elle est restée blanche, comme toutes les cicatrices.

— Je l'avais oubliée.

— Je n'ai pas oublié les traces que tu laissais sur le papier. Je me rappelle que tu me dessinais sur les feuilles arrachées de tes cahiers... Je croyais que tu m'avais oubliée.

— J'ai seulement rangé mes crayons comme un enfant qui décide de grandir.

— Je me souviens de la dernière fois où tu as dessiné pour moi. Nous étions en haut, dans ta chambre. Tu avais dessiné Franck au volant de la voiture.

— Franck pouvait bien attendre. Tu n'es plus avec lui, n'est-ce pas ?

Elle baisse les yeux. Ses yeux ont changé. Peut-être à cause des fines rides qui s'étirent à l'angle des paupières. Il pleuvait la dernière fois qu'elles se sont vues. Franck attendait en bas, à l'intérieur de la voiture grise. Elle avait dessiné son visage derrière le pare-brise balayé par la pluie. Claire l'avait aidée à boucler sa valise puis à la porter au réfectoire. C'est là qu'elles avaient pris congé l'une de l'autre. Dans cette salle trop spacieuse et mal chauffée, qui lui rappelait tant d'autres lieux de passage, de transition. Des halls de gare ou d'aéroport. Des cafés un peu glauques ou les lobbys des grands hôtels. Partout où elle s'était sentie comme une étrangère de passage. Comme si l'on venait de se quitter.

Elle se souvient d'avoir dessiné Claire. Pendant les cours ou dans le train, quand elle regardait par la fenêtre, avec son visage à moitié de profil. Exactement comme elle se tient maintenant.

— Cela fait quoi... Quinze... Vingt ans.

— J'ai beaucoup pensé à toi. Je me suis souvent demandé ce que tu étais devenue et si je te reverrais un jour. J'aurais pu te chercher.

— Moi aussi... Cela s'est passé très simplement. L'envie de te voir et de t'entendre m'a prise un soir, alors qu'il me suffisait jusque là de me souvenir. J'ai consulté l'annuaire et je t'ai trouvée.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

— Oui... Nous aurons le temps. Laisse-moi seulement te regarder pour l'instant. Comme lorsque nous nous faisons face sur la banquette du train.

Le petit train qui montait jusqu'à Leysin. La banquette était en bois. Ses vitres branlantes laissaient passer le froid mais étaient étanches à la nuit. Elle se souvient du bruit de la crémaillère. Ce bruit était dans leur silence comme un lien, leurs pensées s'y imbriquaient comme les maillons d'une chaîne. On suivait ce créneau entre les sapins, les talus et les ravins, et le silence était comme ces fossés comblés de pierres, les tunnels dans la roche, à la fois un vide et une matière. Un jour, Diane avait esquissé son portrait et elle l'avait suppliée d'arrêter. Tout le monde la regardait. Elles n'étaient pas seules dans le compartiment. Il y avait d'autres étudiants, des garçons et des filles, tous ceux qui remontaient depuis Aigle le dimanche soir. Elles se retrouvaient pourtant toujours seules à l'arrivée. Parfois, elle avait l'impression que quelqu'un d'autre descendait en même temps qu'elles. Elle n'osait pas se retourner pour voir la silhouette de l'inconnu et la distance qui les séparait de lui. Mais il n'y avait jamais personne. Rien d'autre qu'une ombre qui ne poursuivait aucun désir, aucune intention autre que celle de retrouver son chemin dans la nuit. Elles étaient toujours les dernières à arriver à la pension. Elle accompagnait Diane jusqu'à sa chambre, la sienne se trouvait au bout du couloir, et c'est là qu'elles se séparaient en se souhaitant une bonne nuit. Elle aurait pu entrer chez elle et s'attarder un moment. Les couloirs restaient éclairés toute la nuit. La nuit était toujours claire sur les montagnes. Et bien assez longue pour qu'on s'y attarde un peu.

Ses doigts jouent avec le pied du verre. De longs doigts qui se prolongent par quelques veines apparentes.

— Je me souviens, comme si c'était hier.

— Tu souris... J'aime te voir sourire.

— Je vieillis. Cela se voit. Tu devrais maintenant dessiner ces petites rides au coin des lèvres et des paupières.

— C'est vrai, je changerais peut-être quelque chose. Je trouve seulement qu'il y a plus de distance dans ce regard. Une clarté dans ton sourire. Cela m'apparaît comme une évidence. Et tout me paraît plus simple... Plus clair.

— Une évidence... Je croyais m'être assombrie en vieillissant.

— Viens, sortons, veux-tu? À moins que tu ne préfères manger ici.

— Non, partons. La nuit est claire comme autrefois.

— Nous serons plus tranquilles chez moi. Je suis seule en ce moment. Nous avons toute la nuit devant nous.

N O U S les avons vues sortir du café, traverser une place avant de s'engouffrer dans un taxi. Autour d'elles, la nuit révèle sa dimension en même temps qu'une certaine largesse par la clarté des lumières qui s'y propagent, l'étoffe des corps qui s'en imprègnent. Les réverbères se sont allumés, les rues éclairées paraissent plus larges. On s'éloigne de la ville, on traverse des quartiers résidentiels, emmitoufflés dans une végétation sombre. Puis la voiture s'arrête devant une villa à deux étages située à flanc de coteau. Le lac est visible en contrebas. Noir, scintillant. Elles restent un moment immobiles à le contempler. Puis elles se dirigent vers un portail, traversent une pelouse.

La maison est haute, étroite. Elles se sont arrêtées sur le perron. L'une d'elles semble chercher un troussseau de clés. La porte s'ouvre. Elles se retournent une dernière fois avant de pénétrer dans le carré de lumière.

— **M**A maison. Enfin, celle de Jürgen. Entre, c'est ouvert.

Elles parviennent dans une pièce qui surprend par ses dimensions inhabituelles pour un hall d'entrée. On dirait plutôt une salle d'exposition, avec des tableaux disposés le long de la paroi. Des photographies, sans cadres, recouvertes par des plaques en Plexiglas.

La Tour-de-Peilz, bain des dames, cabines sous la neige, janvier 1994.

Poste de douane avec barrière sur la route de Saint-Gingolph, février 1991.

Moudon. Pont de bois sur la Broye avec neige sur le toit, 1995.

Draisine sur voie de garage avec butoir, gare de Renens, hiver 1988.

— Jürgen aime photographier la neige... Il y a eu une exposition dédiée à cette géométrie de la neige, dans une galerie lausannoise. Je me suis occupée du vernissage. Peu de visiteurs, tu imagines. Quelques intellectuels qui essayaient de discerner les axiomes et la logique de cet univers blanc, dénué d'intentions.

— Jürgen n'est pas là ?

— Il est à Berlin. Il rentrera demain. Mais viens, débarrasse-toi de ton manteau.

Elles passent dans une pièce annexe avec une armoire, un miroir et un unique tableau luisant dans la pénombre.

— Le tableau de Merlin et de la fée Viviane...

— Nimuë. C'est son vrai nom, en breton ou gaélique. Je l'ai relégué dans le vestibule. Jürgen n'aime pas ce style qu'il qualifie de baroque ou de romantique. Je le corrige tout le temps : préraphaélite, de l'époque victorienne. Son auteur est anonyme.

— Tu lui as trouvé son emplacement, dans cette zone de transition.

On dirait qu'il fait le gué. Il nous interpelle et ne nous retient pas. Personne n'entre ou ne sort de cette demeure sans passer à travers lui. Cette figure captive de l'amour et de la jeunesse, infiniment triste, éperdument solitaire. Elle sait pourquoi elle aime ce tableau, même si elle ne parvient pas à l'exprimer. Un équilibre, une sorte de symbiose émane de cette fresque dont les éléments semblent occuper une place précise et prédéterminée répondant à une intention mystérieuse. Merlin y est représenté sous les traits d'un jeune homme quelque peu efféminé, vêtu

comme un riche marchand de la Renaissance. Il apparaît en retrait sur la gauche, derrière la haie d'un jardin taillé à la mode française. Une demoiselle au premier plan lui tourne le dos, inclinant son visage dans la direction opposée tout en paraissant attentive à sa présence. Merlin est tellement différent de ce qu'elle imaginait. Vieillard... Enfant... Sage ou un peu fou. Érudit, distrait, sérieux ou amoureux... Merlin a plusieurs avatars... Comme l'amour... Elle en est arrivée à la conclusion qu'il n'a jamais existé. Mais peu importe, au fond. Ce sentiment qu'il éveille est bien présent.

Elle se retourne vers Claire :

— Veux-tu boire quelque chose ? Tu ne prends toujours pas d'alcool. Je boirai donc seule.

— Non, je t'accompagne. Un Ricard, si tu en as.

— Enlève tes souliers. Installe-toi, mets les pieds sur le sofa, tu seras plus à l'aise.

— Tu me parles comme une grande sœur. Comme une infirmière s'adresse à un patient. J'aimerais faire ce que tu veux, je ne demande qu'à me laisser guider.

— Bois et ferme les yeux. Dis-moi ce que tu ressens.

— C'est une sensation très dense. Je n'ai pas peur de m'y enfoncer.

— N'aie pas peur, laisse-toi aller. Dis-moi maintenant ce que tu vois, lorsque tu auras atteint cet équilibre, entre le fond et la surface.

— Je te vois toi. Tu es assise sur le tabouret d'un piano.

— Je ne savais pas en jouer. Je n'ai jamais rien compris à la musique, comme aux mathématiques et à la géométrie de l'espace. Je reste toujours en plan

quelque part, *lost in translation*. Entre le fond et la surface.

— Et pourtant... Tu avais pris place devant le clavier.

Elle regardait les touches blanches et noires. Sa mémoire lui restitue un détail qu'elle n'avait pas dû remarquer sur le moment : le reflet de son visage sur la laque du piano. On dirait qu'une distance infinie la sépare d'un public indifférent. Diane... Peut-être a-t-elle dû faire un effort pour se remémorer son nom. Elle portait un chandail mauve. C'était le soir, dans la salle de séjour située à l'étage supérieur de la pension des filles. Plus personne ne venait ici depuis l'aménagement du nouvel espace de loisirs et du bar au-dessus du réfectoire. Elle s'y rendait parfois avec un livre quand elle ne voulait rencontrer personne et ne pouvait se résoudre à l'isolement dans sa chambre. Depuis là, on apercevait le village illuminé et la nuit claire au-dessus des Alpes. Il y avait une bibliothèque avec des bouquins usés de toutes sortes. Elle en avait lu les titres sans jamais les déplacer de leurs étagères. Il y avait un exemplaire de poche d'*Anna Karénine*. Des romans policiers, Agatha Christie, *Maigret*, *San Antonio*. Des manuels de psychologie du genre : *Comment mieux gérer son stress*, *Dix leçons pour réussir dans sa vie privée et professionnelle*. Et ce piano en bois laqué devant lequel Diane était assise. Elle a dit qu'elle ne savait pas jouer. Que faisait-elle devant un instrument qui demeurerait pour elle muet et étranger ? Elle s'est excusée. Laquelle des deux s'est excusée la première ? A-t-elle décidé de jouer pour Diane ou a-t-elle cédé à sa demande ? Le piano était désaccordé. Elle a interprété une fugue de Bach. La seule chose qu'elle savait encore jouer sans partition. Elles ont ri.

Ensemble pour la première fois. Puis Diane est redevenue subitement grave et a dit : « C'est drôle, jamais personne ne vient ici. » Elle regardait la nuit.

— Nous sommes sorties. Nous avons marché sur la route qui descendait vers le village. Puis nous avons coupé à travers champ. Dans ce talus, le long de la sapinière. Nous avons vu les fenêtres éclairées d'un hôtel.

— C'était étrange. La terrasse était déserte. On pouvait voir la piscine de l'hôtel à travers une baie vitrée. La nuit était fraîche. C'était la fin de l'hiver. Les tables étaient encore mouillées, couvertes d'aiguilles de pins. Nous nous sommes assises et nous avons parlé.

— C'était il y a vingt ans... Et tu avais vingt ans, comme moi. Tu venais de la Riviera. Tes parents avaient un restaurant sur les hauts de Montreux. C'est donc naturellement que tu étais entrée à l'école hôtelière après ton bac. Il y avait en toi une volonté de t'affranchir. Tu ne voulais pas reprendre l'affaire familiale. J'imaginais que tu te marierais un jour, que tu aurais ton propre établissement, dans une station de ski ou une station thermale. Parle-moi de toi. Qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

— Je travaille aujourd'hui pour un centre de congrès à Évian. Dans la gestion. J'organise des réceptions, des conférences. L'hôtellerie traçait un avenir convenable pour des filles sans histoire. Je me souviens de ce que tu as dit. Ce commentaire sans ironie pouvait s'adresser à moi comme à toi-même, il semblait nous réunir autour de cette table. Tu te présentais comme une petite bourgeoise de la région lausannoise. Un père juriste, une mère au foyer. J'imaginais

que tu partirais un jour, dans des pays lointains, sans but précis, poussée par un besoin de liberté.

— Tu ne t'étais pas trompée. J'ai passé deux ans au Cambodge, puis au Laos. Avec Paul, mon mari. Il voulait développer le tourisme dans cette région. Nous avons parcouru des forêts tropicales, des plages envahies par la mangrove que notre imagination débroussaillait. Sans poser la moindre pierre. La pluie est venue à bout de nos illusions. Glissements de terrain, torrents de boue... Il a commencé à boire. Je me suis mise à peindre, à substituer des couleurs à la fadeur des larmes et de la pluie. C'est ainsi que je me suis maintenue à la surface et que le ressentiment, la tristesse, ont fini par décanter. Je suis rentrée en Suisse après la saison des pluies. Il vit aujourd'hui à Shanghai, où il a fondé une société d'import-export. Nous sommes toujours mariés. Je vais le retrouver chaque année pour une semaine. Sept jours, comme les sept jours de la création. Nous refaisons le monde. Et je regarde les bateaux gris dans la baie de Shanghai depuis son balcon.

— Les bateaux gris dans la baie de Shanghai...

— Je t'en parlerai.

— Et Jürgen ?

— Il n'est pas jaloux. C'est un artiste. Je suis son modèle. Il arrive occasionnellement que nous fassions l'amour... Veux-tu que j'ouvre la porte-fenêtre ?

— Volontiers, j'ai besoin de me rafraîchir.

— Viens, allons prendre l'air sur la terrasse. Laisse tes chaussures ici, tu n'en auras pas besoin. Tu ne vas pas déchirer tes bas sur le dallage.

Elle se met à marcher avec précaution sur les dalles froides. Elle porte des bas satin. Diane

l'observe. Elle comprend ce qu'elle peut ressentir à cet instant pour avoir elle-même apprivoisé cette sensation. Éprouver ce qu'il y a de dur, de froid dans la pierre, sans sa rugosité, sans qu'elle ne parvienne au contact de la chair.

Claire était cette jeune fille qu'on voyait passer le soir dans les couloirs de la pension, parfois avec un livre, vêtue d'un habit en laine noir d'une seule pièce qui descendait jusqu'aux genoux par-dessus des collants fins. C'était la première fois qu'elle l'observait attentivement, qu'elle la regardait comme le sujet principal de ce tableau, avec le canapé usé dans l'angle de la pièce, une lampe à abat-jour qui révélait la proximité de son visage dans la lumière. Claire avait des traits saillants sous des cheveux bruns, lissés et retenus par quelques barrettes sur les côtés. Elle s'est installée sur l'un des canapés tout en gardant le buste droit. On voyait qu'elle voulait s'en aller et qu'elle n'osait le faire. Elle devait se demander pourquoi cette fille restait assise devant un piano dont elle ne jouait pas. Il lui semble que c'est tout naturellement qu'elle s'est écartée et que Claire s'est retrouvée à sa place devant le clavier. Elle s'est mise à jouer, sans virtuosité, seulement avec justesse pour produire une mélodie au ton mesuré, aux sonorités amples. Claire avait tout l'air d'une jeune fille modèle, lisse en apparence. Elle en arrivait à cette même conclusion en se remémorant cette scène. Peut-être parce qu'elle ne pouvait s'y résoudre, comme si ces mots simples cachaient une autre réalité. Quelque chose qui pouvait éclore comme les sons dilatés de cette musique.

Elle s'en souvient maintenant. Dans le silence qui a suivi, elle a dit : « C'est drôle, jamais personne ne vient ici. » Elle a regardé dehors. Leysin, la nuit, faisait penser à un mobile dont les éléments suspendus paraissaient reliés entre eux par des fils invisibles. Les chalets isolés luisaient comme des lucioles. Les hôtels, les anciens sanatoriums, se répartissaient l'espace sur les hauteurs de Feydey avec leurs fenêtres en rangs serrés. Le Grand Hôtel du collège américain, le Grand Chalet. Elle contemplait le même panorama depuis la fenêtre de sa chambre le soir avant de se coucher. Elle remarquait maintenant cette présence muette derrière elle, comme si, en se détournant, elle avait rencontré un autre reflet que le sien dans le miroir au-dessus de sa commode. Claire aurait dû se retirer poliment. En l'invitant à la suivre au-dehors, elle avait l'impression de faire comparaître cette image de l'autre côté du miroir, celle de cette fille modèle qui se substituait à elle ou la sienne propre qu'elle ne reconnaissait pas. Elles ont échoué ainsi sur cette terrasse parmi les tables et les chaises inoccupées. L'ambiance était étrange. On se serait cru en retard à une fête, en décalage par rapport aux saisons, aux humeurs du temps. Une femme se baignait dans la piscine. Elle ne nageait pas mais se maintenait en apesanteur parmi les reflets de la surface. On l'a vue sortir de l'eau, rassembler ses formes dans les replis d'un linge éponge. C'est alors qu'elles l'ont aperçu pour la première fois. Il était assis à une table contre la façade, sous la lumière drue qui s'accrochait aux frises et aux balcons. Il était jeune et chauve. C'était une sorte de paradoxe : un air de jeunesse rayonnait de sa calvitie, de l'éclat de ce crâne lisse qui reposait sur un pull-over à col roulé. Depuis quand était-il là à les observer ? Il a souri quand elles se sont aperçues

de sa présence. Quand elles se sont levées pour partir en se faufilant le long du bois.

Ce sourire... Il s'étire encore jusqu'à elles, comme ce regard extérieur à travers lequel elle voit maintenant Claire fouler de son pas de velours le dallage de son jardin. À travers lequel elle se voit elle-même, à presque quarante ans, serrant frileusement une jaquette sur ses épaules à l'orée de la nuit. Elle voit qu'elle a vieilli, elle le voit à ce corps qui se définit par la fragilité de ses contours et apparaît seulement plus dense.

— Tu as raison. C'est agréable. Mieux que de marcher pieds nus.

— Fais attention, il y a du gravier en bas des marches.

— J'aime ces deux vasques placées à chacun des angles de la terrasse. Pourquoi n'y as-tu pas planté des fleurs ? Des roses, par exemple.

— Je ne sais pas. Ma paresse habituelle... Je les ai laissées se remplir d'eau de pluie. Cela attire les oiseaux... Retournons à l'intérieur. Il fait froid. Veux-tu encore boire quelque chose ?

— Non merci... Parle-moi de ce que tu dessinais en Asie.

— Des hommes et des femmes, des silhouettes qui se formaient à partir de condensations de l'air humide. À pied, à bicyclette, tirant des chariots, évoluant au gré de cette nuée.

— Tu me les montreras.

— J'ai relégué ces images dans un carton. Je voudrais croire qu'elles se sont évaporées. Viens, je vais te montrer ma chambre.